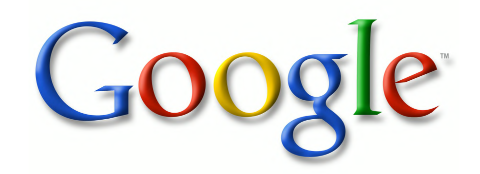
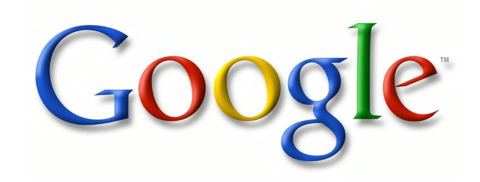

Google





BIBLIOTHÈQUE DES CHEMINS DE FER

L'AVOCAT PATELIN

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE

PAR BRUEYS

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1854

PRIX : 50 CENT.

BIBLIOTHÈQUE

DES CHEMINS DE FER

TROISIÈME SÉRIE

LITTÉRATURE FRANÇAISE



Imprimerie de Ch. Lahure (ancienne maison Crapelet)
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.

Brueys, David Augustin

L'AVOCAT PATELIN

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE

PAR BRUEYS

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1854

AVERTISSEMENT.

D. A. de Brueys est né à Aix en 1640, et mort à Montpellier en 1723. Il était protestant, et se fit d'abord connaître par une réponse à l'*Exposition de la doctrine catholique* de Bossuet. Bossuet entreprit sa conversion, et réussit parfaitement ; car le nouveau catholique, ayant perdu sa femme peu de temps après son abjuration, entra dans les ordres, et, de controversiste protestant, devenu défenseur de la foi orthodoxe, publia, non sans succès, un grand nombre de mémoires sur des questions de théologie. Louis XIV l'en récompensa par des bénéfices. Tels sont les principaux événements de la vie d'un homme qui a donné au théâtre la charmante comédie du *Grondeur*, et qui a rajeuni la *farce de l'avocat Patelin*.

Brueys commença fort tard à écrire des comédies. Il avait pour collaborateur Palaprat, son compatriote, qui faisait toutes les démarches, et se déclarait seul auteur de pièces qu'un abbé et un controversiste pouvait difficilement signer. Cet *incognito* ne faisait pas le compte de la vanité de Brueys, qui finit par avouer sa paternité, au risque de compromettre ses bénéfices. Il donnait même à entendre que Palaprat n'avait qu'une légère part dans la composition de leurs pièces communes ; et comme *le Grondeur* n'avait obtenu aux premières représentations qu'un succès inégal et contesté, Brueys disait : « Le premier acte est de moi, et il est excellent ; le second n'a

de bon que les quelques scènes que Palaprat n'a touchées; quant au troisième, il est de lui tout entier ne vaut rien. » Palaprat mourut le premier. Brueys a faire jouer aux Italiens une pièce intitulée *Le sot touj... sot*, quand il apprit que les comédiens français se pré... raient à représenter la même pièce sous le nom de Palap... dans les papiers duquel on l'avait trouvée. On soumi... difficulté au lieutenant de police, qui rendit une décis... assez bizarre dans ce premier procès entre collaborat... dramatiques. Il ordonna que la pièce serait jouée sur deux théâtres, et resterait à celui où elle obtiendrait plus de succès. Ce fut Brueys qui l'emporta, grâce acteurs du théâtre italien.

Palaprat n'avait pas eu de part à l'arrangement de farce de l'*avocat Patelin*. On verra par la *préface* Brueys qu'il se regarde au fond comme le véritable a... teur de cette admirable bouffonnerie, puisqu'il se va... d'avoir fait comme Virgile, qui tirait de l'or du fumi... d'Ennius. La vérité est qu'il a modernisé le langage, cousu la pièce à une intrigue d'amour, d'un faible int... rêt, entre la fille de Patelin et le fils de M. Guillaum... Ces arrangements rendent peut-être la comédie pl... agréable à la scène, et la font accessible à un plus gra... nombre de lecteurs; mais au premier auteur apparti... nent les caractères si vrais et si bien tracés de Guillau... (ou plutôt de maître Joceaume) et du juge, la conce... tion de celui de Patelin, qui est un coup de génie, to... les traits du dialogue, les jeux de scène, la plaidoir... si comique du marchand drapier mêlant sans cesse vol des moutons à celui de la pièce de drap, et la fou... berie d'Agnelet, se servant contre Patelin des armes q... Patelin lui a données pour tromper maître Joceaume. est assez plaisant de voir l'abbé de Brueys, qui n'est to... uniment qu'un auteur agréable, prendre des airs de s...

périorité avec l'auteur d'une farce comme *Patelin*, si pleine de gaieté, de verve et de génie comique.

On ne sait pas le nom de l'auteur de l'*avocat Patelin*. Brueys dit qu'il a travaillé sur l'édition de 1656. La plus ancienne édition connue est de 1490. Quelques auteurs ont attribué l'*avocat Patelin* à Villon, d'autres à Guillaume de Lorris, l'auteur du *Roman de la Rose*, le plus grand nombre à Pierre Blanchet, né à Poitiers en 1459 et mort en 1519. Ces conjectures ne reposent sur aucune donnée. On remarquera même que Pierre Blanchet est un écrivain du XVIe siècle, tandis que François Villon est du XVe, et Guillaume de Lorris du XIIIe. C'est qu'il paraît assez probable que la farce de *maître Patelin* avait déjà été modifiée avant la transformation que Brueys lui a fait subir, et que, si Pierre Blanchet en est l'auteur, il n'est aussi, comme Brueys lui-même, qu'un auteur de seconde main.

On a deux traductions latines de *maître Patelin*, l'une fort médiocre, de Reuchlin, l'autre assez estimée, d'Alexandre Connibert. M. Geoffroy-Château a publié en 1853 une édition du texte original avec des notes.

PRÉFACE.

J'ai tiré le sujet de cette comédie d'une ancienne pièce comique, intitulée : Les *Tromperies*, *Finesses et Subtilités de maître Pierre Patelin*, *avocat à Paris*, imprimée à Rouen, chez Jacques Cailloüé, en 1656, sur la copie de l'an 1560.

Voici ce que dit de cette pièce M. Pasquier dans ses *Recherches de la France*, chapitre LV, livre VII : « Ne vous souvient-il point de la réponse que fit Virgile à ceux qui lui improperaient l'étude qu'il employait en la lecture d'Ennius, quand il leur dit qu'en ce faisant il avait appris à tirer l'or d'un fumier? Le semblable m'est arrivé naguère aux champs, où, étant destitué de compagnie, j'ai trouvé, sans y penser, la farce de *maître Pierre Patelin*, que je lus et relus avec tel contentement, que j'oppose maintenant cet échantillon à toutes les comédies grecques, latines et italiennes. » Puis, après avoir donné le sujet de cette pièce, et en avoir rapporté quelques-uns des meilleurs endroits, il continue ainsi : « Ne pensez pas que, par une opinion particulière, je sois le seul auquel ait plu ce petit ouvrage : car, au contraire, nos ancêtres trouvèrent ce maître Pierre Patelin avoir si bien représenté le personnage pour lequel il était introduit, qu'ils mirent en usage ce mot *Patelin*, pour signi-

tier celui qui par beaux semblants enjôlait; et de lui firent un *patelineur* et *patelinage*, pour même sujet. Et quand il avient qu'en communs devis quelqu'un extravague de son premier propos, celui qui le veut remettre sur ses premières brisées lui dit : *Revenez à vos moutons*, et autres proverbes que nous avons puisés de la fontaine de Patelin.

« Davantage, dit-il dans le même chapitre, je recueille quelques anciennetés qui ne doivent pas être négligées; car, quand vous voyez le drapier vendre ses six aunes de drap neuf francs, et qu'à l'instant même il dit que ce sont six écus, il faut nécessairement conclure qu'en ce temps-là l'écu ne valait que trente sols. Mais comme accorderons-nous les passages, en ce que, en tous les endroits où il est parlé du prix de chaque aune, il n'est parlé que de vingt-quatre sols, qui n'est pas somme suffisante pour faire revenir les six aunes à neuf francs, mais à sept livres quatre sols seulement? C'est encore une autre ancienneté digne d'être considérée, qui nous enseigne qu'en la ville de Paris, où cette farce fut faite, et par aventure représentée sur l'échafaud, quand on parlait du sol simplement, on l'entendait *parisis*, quinze deniers tournois (car ainsi était-il de notre ville de Paris), et à tant que les vingt-quatre sols faisaient les trente sols tournois. »

L'estime que M. Pasquier fait de cette comédie est ce qui me l'a fait faire, ou, pour mieux dire, ce qui me l'a fait travailler et mettre dans le langage d'aujourd'hui. Je ne suis pas cependant tout à fait de l'avis de M. Pasquier; mais il est vrai que cette pièce est un fumier, dont on peut tirer de l'or : je ne sais pas si je l'ai fait, mais je sais bien que je me suis extrêmement diverti en y travaillant. J'en ai conservé, autant que j'ai pu, les jeux de théâtre que j'y ai trouvés, en les intéressant dans une

le action qu'il m'a fallu inventer, afin de garder à
ı près les règles qu'on observe aujourd'hui, et qu'on
connaissait güère en France au temps où cette pièce
faite, ce qui m'a obligé d'y ajouter les personnages
Valère, d'Henriette et de Colette, d'en changer entiè-
nent l'économie et le dénoûment.

Jette comédie avait été faite en l'année 1700, pour
e représentée devant le roi par les principaux sei-
eurs de la cour, dans l'appartement de Mme de Main-
ıon; mais la guerre qui survint à l'occasion de la mort
roi d'Espagne en empêcha l'exécution, et six ans
rès elle fut jouée sur le Théâtre-Français, sans prologue
sans intermèdes, par les soins de M. Palaprat, comme
; autres pièces de théâtre que j'avais composées en dif-
rents temps.

L'AVOCAT PATELIN

COMÉDIE

PERSONNAGES.

PATELIN, *avocat.*
GUILLAUME, *drapier.*
VALÈRE, *fils de Guillaume et amant d'Henriette.*
AGNELET, *berger de Guillaume, amant de Colette.*
BARTHOLIN, *juge du village.*
MADAME PATELIN, *femme de l'avocat.*
HENRIETTE, *fille de Patelin.*
COLETTE, *servante de Patelin, et fiancée à Agnelet.*
UN PAYSAN.
DEUX RECORS.

La scène est dans un village près de Paris.

L'AVOCAT PATELIN.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. PATELIN, *seul.*

Cela est résolu ; il faut aujourd'hui même, quoique je n'aie pas le sou, que je me donne un habit neuf. Ma foi, on a bien raison de le dire : il vaudrait autant être ladre que d'être pauvre. Qui diantre, à me voir ainsi habillé, me prendrait pour un avocat? Ne dirait-on pas plutôt que je serais le magister de ce bourg? Depuis quinze jours j'ai quitté le village où je demeurais pour venir m'établir en celui-ci, croyant d'y faire mieux mes affaires ; elles vont de mal en pis. J'ai, de ce côté-là, pour voisin, mon compère le juge du lieu ; pas un pauvre petit procès. De cet autre côté, un riche marchand drapier ; pas de quoi m'acheter un méchant habit. Ah ! pauvre Patelin ! pauvre Patelin ! comment feras-tu pour contenter ta femme, qui veut absolument que tu maries ta fille? Qui diantre voudra d'elle en te voyant ainsi déguenillé? Il te faut bien par force avoir recours à l'industrie.... Oui, tâchons adroitement à nous procurer à crédit un

bon habit de drap dans la boutique de M. Guillaume notre voisin. Si je puis une fois me donner l'extérieur d'un homme riche, tel qui refuse ma fille....

SCÈNE II.

COLETTE, MADAME PATELIN, M. PATELIN, *à part.*

M. PATELIN.

Mais voilà ma femme et sa servante qui causent ensemble sur ma friperie. Écoutons sans nous montrer.

(*Il se met derrière elles.*)

MADAME PATELIN.

Oh! çà, Colette; je n'ai point voulu te parler au logis, de peur que mon gueux de mari ne nous écoutât.

M. PATELIN, *à part.*

L'y voilà....

MADAME PATELIN.

Je veux que tu me dises absolument où ma fille peut avoir de quoi aller aussi propre qu'elle va.

COLETTE.

Eh! c'est, madame, que monsieur votre époux lui donne....

MADAME PATELIN.

Mon époux! il n'a pas de quoi se vêtir lui-même.

M. PATELIN, *à part.*

Il est vrai.

MADAME PATELIN.

Je te chasserai, et tu ne te marieras point avec Agnelet ton fiancé, si tu ne me dis la chose comme elle est.

COLETTE.

Peste! madame, il faut vous la dire. Valère, le fils uni

que de M. Guillaume, ce riche marchand drapier qui demeure là, est amoureux de Mlle Henriette, et il lui fait des présents de temps en temps.

M. PATELIN, *à part.*

Ma fille puise dans la boutique où j'ai dessein d'aller.

MADAME PATELIN.

Mais où prend Valère de quoi faire ces présents ? son père est un riche brutal qui ne lui donne rien.

COLETTE.

Oh ! madame, quand les pères ne donnent rien aux enfants, les enfants les volent ; cela est dans l'ordre, et Valère fait comme les autres.

MADAME PATELIN.

Eh ! que ne fait-il demander ma fille en mariage ?

COLETTE.

Il l'aurait fait aussi ; mais il craint que son père n'y veuille pas consentir, à cause, ne vous en déplaise, que notre monsieur va toujours mal vêtu. Cela fait mal juger de ses affaires.

M. PATELIN, *à part.*

C'est à quoi je vais donner ordre.

MADAME PATELIN.

J'entends quelqu'un, retire-toi.

SCÈNE III.

MADAME PATELIN, M. PATELIN.

MADAME PATELIN.

Ah ! te voilà ?

M. PATELIN.

Oui.

MADAME PATELIN.

Comme te voilà vêtu !

M. PATELIN.

C'est que.... je.... je ne suis pas glorieux.

MADAME PATELIN.

C'est que tu es un gueux; et je viens d'apprendre ta gueuserie rebute tous les partis qui se présentent notre fille.

M. PATELIN.

Vous avez raison. Le monde juge des gens pai habits. J'avoue que ceux que je porte font tort à] riette; et j'ai fait dessein de me mettre aujourd'hu peu proprement.

MADAME PATELIN.

Toi proprement! et avec quoi?

M. PATELIN.

Ne t'en mets point en peine. Adieu.

MADAME PATELIN.

Et où allez-vous, s'il vous plaît?

M. PATELIN.

Je vais m'acheter un habit de drap.

MADAME PATELIN.

Sans avoir un sou, acheter un habit?

M. PATELIN.

Oui. De quelle couleur me conseilles-tu de le prendı gris de fer, ou gris de more?

MADAME PATELIN.

Eh, prends-le comme tu pourras, si tu trouves qu(qu'un assez sot pour te le donner. Je vais parler à He riette; je viens d'apprendre de certaines choses qui ı me plaisent guère.

M. PATELIN.

Si l'on me demande, je serai ici, à la boutique de noti voisin.

SCÈNE IV

M. PATELIN, *seul.*

Elle n'est pas encore fermée.... Je songe que je ne ferai pas mal d'aller mettre ma robe ; outre qu'elle cachera ces guenilles, une robe donnera plus de poids à ce que je dois dire à M. Guillaume pour venir à bout de mon dessein.... Le voilà avec son fils ; allons nous mettre *in habitu* [1], et revenons promptement.

SCÈNE V.

VALÈRE, M. GUILLAUME.

(*Ils sortent de la boutique, portant une table sur laquelle est une pièce de drap, et la mettent à côté de la boutique avec trois chaises, portées par un garçon de boutique.*)

M. GUILLAUME.

On commence à ne voir guère clair dans la boutique ; exposons ceci un peu plus à la vue des passants. Oh ! çà, Valère, je t'avais dit de me chercher un berger pour garder le troupeau dont la laine sert à faire mes draps.

VALÈRE.

Est-ce, mon père, que vous n'êtes pas content d'Agnelet ?

M. GUILLAUME.

Non, car il me vole ; et je te soupçonne d'y avoir part.

VALÈRE.

Moi !

1. En costume.

M. GUILLAUME.

Oui, toi. J'ai su que tu es amoureux de je ne sais quelle fille d'ici près, et que tu lui fais des présents ; et je sais que cet Agnelet a fiancé une certaine Colette qui la sert : tout cela fait que je te soupçonne.

VALÈRE, *à part.*

Qui diantre nous a découverts?... (*Haut.*) Je vous assure, mon père, qu'Agnelet nous sert très-fidèlement.

M. GUILLAUME.

Oui, toi, mais non pas moi : car, depuis un mois qu'il a quitté le fermier avec qui il demeurait pour entrer à mon service, il me manque six-vingts moutons ; et il n'est pas possible qu'en si peu de temps il en soit mort, comme il le dit, un si grand nombre de la clavelée.

VALÈRE.

Les maladies font quelquefois de grands ravages.

M. GUILLAUME.

Oui, avec des médecins ; mais les moutons n'en ont pas. D'ailleurs cet Agnelet fait le niais ; mais c'est un fin niais, et le plus rusé coquin.... Enfin je l'ai pris sur le fait, tuant de nuit un mouton ; je l'ai battu et l'ai fait ajourner aujourd'hui devant monsieur le juge. Cependant, avant de pousser plus loin l'affaire, j'ai voulu savoir si tu n'avais point quelque part au vol qu'il m'a fait.

VALÈRE.

Ah! mon père, j'ai trop de respect pour vos moutons.

M. GUILLAUME.

Je vais donc le poursuivre en justice ; mais je veux examiner un peu mieux la chose. Donne-moi mon livre de comptes. (*Il s'assied*).

VALÈRE *va chercher dans la boutique le livre de comptes, et le pose sur la pièce de drap.*

M. GUILLAUME

C'est assez, laisse-moi. Si un sergent[1] que j'ai envoyé querir me demande, fais-moi appeler. Je resterai encore un peu ici, en cas que quelque acheteur se présente.

VALÈRE, *à part en s'en allant.*

Allons dire à Agnelet qu'il vienne trouver mon père pour s'accommoder avec lui.

SCÈNE VI.

M. PATELIN, M. GUILLAUME.

M. PATELIN, *à lui-même.*

Bon; le voilà seul, approchons.

M. GUILLAUME, *lisant dans son livre de comptes.*

Compte du troupeau, *et cætera*.... six cents bêtes, *et cætera*....

M. PATELIN, *à lui-même.*

Voilà une pièce de drap qui ferait bien mon affaire. (*Haut.*) Serviteur, monsieur.

M. GUILLAUME, *sans se lever ni regarder qui c'est.*

Est-ce le sergent que j'ai envoyé querir? qu'il attende.

M. PATELIN.

Non, monsieur; je suis....

M. GUILLAUME, *regardant de côté.*

Une robe? le procureur donc?... Serviteur.

M. PATELIN.

Non, monsieur. J'ai l'honneur d'être avocat.

M. GUILLAUME, *de même.*

Je n'ai pas besoin d'avocat. Je suis votre serviteur.

1. Un huissier.

M. PATELIN.

Mon nom, monsieur, ne vous est sans doute pas inconnu : je suis Patelin l'avocat.

M. GUILLAUME, *de même.*

Patelin l'avocat? Je ne vous connais pas, monsieur.

M. PATELIN, *bas, à part.*

Il faut se faire connaître. (*Haut*). J'ai trouvé, monsieur, dans les mémoires de feu mon père, une dette qui n'a pas été payée, et....

M. GUILLAUME.

Ce ne sont pas mes affaires, je ne dois rien.

M. PATELIN.

Non, monsieur; c'est, au contraire, feu mon père qui devait au vôtre trois cents écus; et, comme je suis homme d'honneur, je viens vous payer....

M. GUILLAUME, *en se levant du siége.*

Me payer? Attendez, monsieur, s'il vous plaît : je me remets un peu votre nom. Oui, je connais depuis longtemps votre famille; vous demeuriez à un village ici près. Nous nous sommes connus autrefois. Je vous demande excuse. Je suis votre très-humble et très-obéissant serviteur. Asseyez-vous là, je vous en prie, asseyez-vous là.

(*Ils font des façons; M. Guillaume lui présente une chaise loin du drap; M. Patelin veut être sur celle qui est auprès, et s'y place.*)

M. PATELIN.

Monsieur....

M. GUILLAUME.

Monsieur....

M. PATELIN, *quand ils sont assis, tenant une main sur le drap.*

Si tous ceux qui me doivent étaient aussi exacts que moi à payer leurs dettes, je serais beaucoup plus riche

que je ne suis ; mais je ne sais point retenir le bien d'autrui.

M. GUILLAUME.

C'est pourtant ce qu'aujourd'hui beaucoup de gens savent fort bien faire.

M. PATELIN.

Je tiens que la première qualité d'un honnête homme est de bien payer ses dettes; et je viens savoir quand vous serez de commodité de recevoir vos trois cents écus.

M. GUILLAUME.

Tout à l'heure.

M. PATELIN.

J'ai chez moi votre argent tout prêt et bien compté ; mais il faut vous donner le temps de faire dresser une quittance par-devant notaire. Ce sont des charges d'un héritage qui regarde ma fille Henriette, et j'en dois rendre un compte en forme.

M. GUILLAUME.

Cela est juste. Eh bien, demain matin à cinq heures.

M. PATELIN.

A cinq heures, soit. J'ai peut-être mal pris mon temps, monsieur Guillaume, je crains de vous détourner.

M. GUILLAUME.

Point du tout : je ne suis que trop de loisir, on ne vend rien.

M. PATELIN.

Vous faites pourtant plus d'affaires vous seul que tous les négociants de ce lieu.

M. GUILLAUME.

C'est que je travaille beaucoup.

M. PATELIN.

C'est que vous êtes, ma foi, le plus habile homme de tout ce pays. (*En touchant le drap.*) Voilà un assez beau drap.

M. GUILLAUME.

Fort beau.

M. PATELIN.

Vous faites votre commerce avec une intelligence....

M. GUILLAUME.

Oh ! monsieur....

M. PATELIN.

Avec une habileté merveilleuse.

M. GUILLAUME.

Oh ! oh ! monsieur.

M. PATELIN.

Des manières nobles et franches qui gagnent le cœur de tout le monde.

M. GUILLAUME.

Oh! point, monsieur.

M. PATELIN.

Parbleu, la couleur de ce drap fait plaisir à la vue !

M. GUILLAUME.

Je le crois, c'est couleur de marron.

M. PATELIN.

De marron ! que cela est beau ! Gage, monsieur Guillaume, que vous avez imaginé cette couleur-là ?

M. GUILLAUME.

Oui, oui, avec mon teinturier.

M. PATELIN.

Je l'ai toujours dit : il y a plus d'esprit dans cette tête-là que dans toutes celles du village.

M. GUILLAUME, *s'applaudissant.*

Ah! ah! ah!

M. PATELIN, *en maniant le drap.*

Cette laine me paraît aussi bien conditionnée.

M. GUILLAUME.

C'est pure laine d'Angleterre.

M. PATELIN.

Je l'ai cru.... A propos d'Angleterre, il me semble, monsieur Guillaume, que nous avons été autrefois à l'école ensemble ?

M. GUILLAUME.

Chez M. Nicodème ?

M. PATELIN.

Justement. Vous étiez beau comme l'amour.

M. GUILLAUME.

Je l'ai ouï dire à ma mère.

M. PATELIN.

Et vous appreniez tout ce qu'on voulait.

M. GUILLAUME.

A dix-huit ans, je savais lire et écrire.

M. PATELIN.

Quel dommage que vous ne vous soyez appliqué aux grandes choses ! Savez-vous bien, monsieur Guillaume, que vous auriez gouverné un État ?

M. GUILLAUME.

Comme un autre....

M. PATELIN, *touchant encore le drap.*

Tenez, j'avais justement dans l'esprit une couleur de drap comme celle-là : il me souvient que ma femme veut que je me fasse un habit ; je songe que demain matin, à cinq heures, en portant vos trois cents écus, je prendrai peut-être de ce drap.

M. GUILLAUME.

Je vous le garderai.

M. PATELIN, *bas, à part.*

Le garderai ! ce n'est pas là mon compte. (*Haut.*) Pour racheter une rente j'avais mis à part ce matin douze cents livres, où je ne voulais pas toucher ; mais je vois bien, monsieur Guillaume, que vous en aurez une partie.

M. GUILLAUME.

Ne laissez pas de racheter votre rente, vous aurez toujours de mon drap.

M. PATELIN.

Je le sais bien; mais je n'aime point à prendre à crédit. Que je prends de plaisir de vous voir frais et gaillard! Quel air de santé et de longue vie!

M. GUILLAUME.

Je me porte bien.

M. PATELIN.

Combien croyez-vous qu'il me faudra de ce drap, afin qu'avec vos trois cents écus, je porte aussi de quoi l payer?

M. GUILLAUME.

Il vous en faudra.... Vous voulez sans doute l'habit complet?

M. PATELIN.

Oui, très-complet, justaucorps, culotte et veste, doublés de même; et le tout bien long et bien large.

M. GUILLAUME.

Pour tout cela, il vous en faudra.... oui.... six aunes.... Voulez-vous que je les coupe, en attendant?

M. PATELIN, *à part, avec chagrin.*

En attendant.... (*Haut.*) Non, monsieur, non; l'argent à la main, s'il vous plaît; l'argent à la main : c'est ma méthode.

M. GUILLAUME.

Elle est fort bonne.... (*A part*). Voici un homme très-exact.

M. PATELIN.

Vous souvient-il, monsieur Guillaume, d'un jour que nous soupâmes ensemble à l'Écu de France?

M. GUILLAUME.

Le jour qu'on fit la fête du village?

M. PATELIN.

Justement. Nous raisonnâmes à la fin du repas sur les affaires du temps. Que je vous ouïs dire de belles choses!

M. GUILLAUME.

Vous vous en souvenez?

M. PATELIN.

Si je m'en souviens! Vous prédites dès lors[1] tout ce que nous avons vu depuis dans Nostradamus.

M. GUILLAUME.

Je vois les choses de loin.

M. PATELIN, *revenant au drap.*

Combien, monsieur Guillaume, me ferez-vous payer de l'aune de ce drap?

M. GUILLAUME.

Voyons. (*Il regarde la marque.*) Un autre en payerait ma foi six écus : mais allons, je vous le baillerai à vous à cinq.

M. PATELIN, *à part.*

Le juif! (*Haut.*) Cela est trop honnête. Six fois cinq écus, ce sera justement....

M. GUILLAUME.

Trente écus.

M. PATELIN.

Oui, trente écus; le compte est bon.... Parbleu, pour renouveler connaissance, il faut que nous mangions demain à dîner une oie dont un plaideur m'a fait présent.

M. GUILLAUME.

Une oie! Je les aime fort.

M. PATELIN.

Tant mieux. Touchez là. (*Il lui fait toucher dans la*

1. Tout ce que nous avons vu arriver depuis en France. *Mss. original.*

main.) A demain à dîner : ma femme les apprête à mira-cle. (*En frappant de la main sur le drap.*) Par ma foi, il me tarde qu'elle me voie sur le corps un habit de ce drap. Croyez-vous qu'en le prenant demain matin il soit fait à dîner ?

M. GUILLAUME.

Si vous ne donnez le temps au tailleur, il vous le gâtera.

M. PATELIN.

Ce serait grand dommage.

M. GUILLAUME.

Faites mieux ; vous avez, dites-vous, l'argent tout prêt ?

M. PATELIN.

Sans cela je n'y songerais point.

M. GUILLAUME.

Je vais vous le faire porter chez vous par un de mes garçons : il me souvient qu'il y en a de coupé justement ce qu'il vous en faut. (*Il en tire un coupon.*)

M. PATELIN, *le saisissant.*

Cela est heureux.

M. GUILLAUME, *le tirant par un bout.*

Attendez ; il faut auparavant que je l'aune en votre présence.

M. PATELIN.

Bon ! est-ce que je ne me fie pas à vous ? (*Il se lève.*)

M. GUILLAUME, *se levant.*

Donnez, donnez, je vais vous le faire porter, et vous m'enverrez, par le retour....

M. PATELIN, *à part, avec chagrin.*

Le retour.... (*Haut.*) Non, non, non, ne détournez pas vos gens. Je n'ai que deux pas à faire d'ici chez moi. (*I*

ut prendre le drap; M. Guillaume le tient toujours)
omme vous dites, le tailleur aura plus de temps.

M. GUILLAUME.

Laissez-moi vous donner un garçon, qui me rappor-
ra l'argent.

M. PATELIN.

Eh ! point, point, je ne suis point glorieux ; il est pres-
ue nuit, et, sous ma robe (*Il prend le drap et le met sous
 robe*) on prendra ceci pour un sac de procès.

M. GUILLAUME.

Mais, monsieur, je vais toujours vous donner un gar-
n pour me....

M. PATELIN.

Eh! point de façon, vous dis-je.... A cinq heures pré-
ses, trois cent trente écus, et l'oie à dîner. Oh çà, il se
it tard. Adieu, mon cher voisin. Serviteur. (*Voyant
'il le suit.*) Eh! serviteur! (*Il s'en va précipitamment.*)

M. GUILLAUME.

Serviteur, monsieur, serviteur.

SCÈNE VII.

M. GUILLAUME, *seul.*

Il s'en va, parbleu, avec mon drap; mais il n'y a pas
in d'ici à cinq heures du matin. Je dîne demain chez
i, et il me payèra, il me payera. Voilà, parbleu, un des
us honnêtes et des plus consciencieux avocats que j'aie
s de ma vie. J'ai quelque regret de lui avoir vendu ce
ap un peu trop cher, puisqu'il veut bien me payer trois
nts écus sur lesquels je ne comptais point; car je ne
is d'où diable peut venir cette dette. A la bonne heure.

Oh çà! il s'en va nuit; et voilà, je pense, tout ce que gagnerai d'aujourd'hui.... Holà! holà!

SCÈNE VIII.

M. GUILLAUME, UN GARÇON *de boutique.*

M. GUILLAUME.

Qu'on enferme tout cela là dedans.

Le garçon emporte la table et les siéges dans la boutiqu

M. GUILLAUME.

Mais voici, je crois, ce coquin d'Agnelet, qui m'a v mes moutons.

SCÈNE IX.

AGNELET, *la tête enveloppée d'un linge,* M. GUILLAUM

M. GUILLAUME.

Ah, ah! voleur! Je puis bien faire ici de bonnes affai res! ce scélérat m'emporte tout le profit.

AGNELET.

Bon vêpre, monsieur, et bonne nuit.

M. GUILLAUME.

Tu oses encore te présenter devant moi?

AGNELET.

C'est, ne vous déplaise, mon bon maître, qu'un mo sieur m'a baillé certain papier qui parle, dit-on, moutons, de juge et d'ajournerie.

M. GUILLAUME.

Tu fais le benêt : mais je t'assure que tu ne tueras mais plus mouton : qu'il t'en souvienne.

AGNELET.

Eh! mon doux maître, ne croyez pas les médisants.

M. GUILLAUME.

Les médisants, coquin! ne t'ai-je pas trouvé de nuit tuant un mouton?

AGNELET.

Par cette âme! c'était pour l'empêcher de mourir.

M. GUILLAUME.

Le tuer, pour l'empêcher de mourir?

AGNELET.

Oui, de la clavelée; à cause, ne vous déplaise, que, quand ils mouriont de vilain mal, il faut les jeter, et on les tue avant qu'ils mouriont.

M. GUILLAUME.

Qu'ils mouriont! Le traître! des moutons dont la laine me fait des draps d'Angleterre, que je vends cinq écus l'aune. Ote-toi d'ici, scélérat; six-vingts moutons en un mois!

AGNELET.

Ils gâtiont les autres, par ma fy....

M. GUILLAUME.

Nous verrons cela demain devant monsieur le juge.

AGNELET.

Eh! mon doux maître, contentez-vous de m'avoir assommé, comme vous voyez, et accordons-nous ensemble, si c'est votre bon plaisir.

M. GUILLAUME.

Mon bon plaisir est de te faire pendre. (*En s'en allant.*) Entends-tu?

AGNELET.

Le ciel vous donne joie!

SCÈNE X.

AGNELET, *seul.*

Il faut donc que j'aille trouver un avocat pour défendre mon bon droit.

SCÈNE XI.

VALÈRE, HENRIETTE, COLETTE, *une lanterne à la main*, AGNELET.

HENRIETTE.

Laissez-moi, Valère; mon père et ma mère me suivent, nous allons souper chez ma tante, ils m'ont dit de m'avancer, retirez-vous.

AGNELET.

Voulez-vous, monsieur, que j'éteigne la lumière?

VALÈRE, *à Agnelet.*

Tu me priverais du plaisir de la voir. Belle Henriette, puisque le hasard fait que je vous rencontre, souffrez, je vous prie....

HENRIETTE.

Non, retirez-vous, je tremble.

VALÈRE.

Craignez-vous une personne qui vous adore?

HENRIETTE.

Vous êtes la personne du monde que je crains le plus, et vous savez pourquoi....

AGNELET, *en badinant avec Colette, l'éloigne un peu d'Henriette.*

HENRIETTE.

Ne me quittez pas, Colette.

COLETTE.

C'est cet invalide qui me tire par le bras.

HENRIETTE.

Si vous m'aimez, Valère, ne songez à moi, je vous prie, que lorsque vous serez assuré du consentement de monsieur votre père.

COLETTE, *à Henriette.*

C'est à quoi Agnelet et moi nous avons fait dessein de nous employer.

AGNELET, *à Henriette.*

J'ai déjà imaginé un moyen honnête qui réussira, si Dieu plaît, quand je serai hors de procès.

VALÈRE, *à Agnelet.*

Quoi qu'il arrive, je te garantirai de tout.

HENRIETTE.

Voici mon père, fuyons tous.

(Ils se sauvent tous.)

SCÈNE XII.

MADAME PATELIN, M. PATELIN.

M. PATELIN.

Eh bien! ma femme, ce drap est-il bien choisi?

MADAME PATELIN.

Oui; mais avec quoi le payer? Tu as promis à demain matin; ce M. Guillaume est un arabe, qui viendra ici faire le diable à quatre.

M. PATELIN.

Lorsqu'il viendra, songe seulement à ce que je t'ai dit, et à me bien seconder.

MADAME PATELIN.

Il faut bien malgré moi que j'aide à t'en sortir; mai tu devrais rougir de honte de ce que tu m'as proposé d faire, et ce n'est point du tout agir en honnête homme.

M. PATELIN.

Eh ! mon Dieu, ma femme, en honnête homme.... I n'est rien de plus aisé, quand on est riche, que d'êt honnête homme : c'est quand on est pauvre qu'il est di ficile de l'être. Mais laissons tout cela ; allons soup chez ta sœur ; et, dès que nous serons de retour, faison ce soir même, couper cet habit, de peur d'accident.

MADAME PATELIN.

Allons ; mais je crains bien que, demain matin, n'arrive ici quelque désordre.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. GUILLAUME, *seul.*

Il est du devoir d'un homme bien réglé de récapituler le matin ce qu'il s'est proposé de faire dans la journée. Voyons un peu. Premièrement, je dois recevoir à cinq heures trois cents écus de M. Patelin, pour une dette de feu son père. Plus, trente écus pour six aunes de drap qu'il prit hier ici. *Item*, une oie à dîner chez lui, apprêtée de la main de sa femme. Après cela, comparaître à l'ajournement devant le juge, contre Agnelet, pour les six-vingts moutons qu'il m'a volés. Je pense que voilà tout. Mais, ouais! Il y a longtemps que l'heure est passée, et je ne vois point venir mon homme. Allons le trouver. (*Il va et revient.*) Non, un homme si exact ne manquera pas de parole.... Cependant il a mon drap, et je n'ai point de ses nouvelles. Que faire? (*Après avoir un peu songé.*) Faisons semblant de lui aller rendre visite, et sachons un peu de quoi il est question. (*Il écoute à la porte.*) Je crois qu'il compte mon argent.... Je sens qu'on apprête l'oie.... Frappons. (*Il frappe et écoute.*)

SCÈNE II.

M. PATELIN, *dans sa maison*, M. GUILLAUME.

M. PATELIN, *d'une voix tremblante.*

Ma fa....a....ame.

M. GUILLAUME.

C'est lui-même.

M. PATELIN.

Ouvre la porte.... voilà l'apothicai....re....re.

M. GUILLAUME.

L'apothicaire?

M. PATELIN.

Qui m'apporte l'éméti....i....que, l'éméti....i....que.

M. GUILLAUME.

L'émétique?... C'est quelqu'un qui est malade chez lui, et je puis n'avoir pas bien reconnu sa voix à travers la porte : frappons encore plus fort. (*Il frappe un peu plus fort.*)

M. PATELIN.

Caro....o....gne! Ma....a....asque, ouvriras-tu....u....u?

SCÈNE III.

M. GUILLAUME, MADAME PATELIN.

MADAME PATELIN, *d'une voix basse et triste.*

Qui frappe si fort? Ah! c'est vous, monsieur Guillaume?

M. GUILLAUME.

Oui, c'est moi. Vous êtes, sans doute, madame Patelin!

MADAME PATELIN.

A vous servir. Pardon, monsieur, je n'ose parler haut.

M. GUILLAUME.

Oh! parlez comme il vous plaira : je viens voir M. Patelin.

MADAME PATELIN.

Parlez plus bas, monsieur, s'il vous plaît.

M. GUILLAUME.

Et pourquoi bas? Je viens, vous dis-je, lui rendre
ite.

MADAME PATELIN.

Un peu plus bas, je vous prie.

M. GUILLAUME.

Si bas qu'il vous plaira; mais il faut que je le voie.

MADAME PATELIN, *en pleurant presque.*

Hélas! le pauvre homme! il est bien en état d'être vu!

M. GUILLAUME.

Comment? que lui serait-il arrivé depuis hier?

MADAME PATELIN.

Depuis hier? hélas! monsieur Guillaume, il y a huit
urs qu'il n'a bougé du lit.

M. GUILLAUME.

Du lit? Il vint pourtant hier chez moi.

MADAME PATELIN.

Lui, chez vous?

M. GUILLAUME.

Lui, chez moi; et il était même fort gaillard et fort
spos.

MADAME PATELIN.

Ah! monsieur, il faut sans doute que cette nuit vous
ez rêvé cela.

M. GUILLAUME.

Ah! parbleu, ceci n'est pas mauvais. Rêvé! Et mes
aunes de drap qu'il emporta, l'ai-je rêvé?

MADAME PATELIN.

Six aunes de drap!

M. GUILLAUME.

Oui, six aunes de drap couleur de marron. Et l'oie
le nous devons manger à dîner? Eh! l'ai-je rêvé aussi?

MADAME PATELIN.

Que vous prenez mal votre temps pour rire!

M. GUILLAUME.

Pour rire? ventrebleu! je ne ris point, et n'en ai nulle envie; je vous soutiens qu'il emporta, hier, sous sa robe, six aunes de drap.

MADAME PATELIN.

Plût au ciel qu'il fût en état de l'avoir fait! Hélas! monsieur Guillaume, il eut tout hier un transport au cerveau qui le jeta dans la rêverie[1], où je crois qu'il est encore.

M. GUILLAUME.

Oh! par la tête-bleu, vous rêvez vous-même, et je veux absolument lui parler.

MADAME PATELIN.

Oh! pour cela, en l'état qu'il est, il n'est pas possible. Nous l'avons mis là, sur un fauteuil auprès de la porte, pour faire son lit. (*En pleurant.*) Il vous ferait pitié, si vous le voyiez.

M. GUILLAUME.

Bon, bon, pitié : en quelque état qu'il soit, je prétends le voir, ou....

(*Il se jette sur la porte qu'il secoue.*)

MADAME PATELIN.

Ah! n'ouvrez pas cette porte, vous allez tuer mon mari: il lui prend de temps en temps des envies de courir.

1. Dans le délire.

SCÈNE IV.

M. GUILLAUME, M. PATELIN, MADAME PATELIN.

(La porte s'ouvre. M. Patelin, en robe de chambre et en bonnet de nuit, court tout égaré.)

MADAME PATELIN.

Ah! le voilà parti; je vous l'avais bien dit. Aidez-moi à le reprendre. — Mon pauvre mari, repose-toi là.

(Elle le fait asseoir sur un fauteuil que M. Guillaume a été chercher.)

M. PATELIN.

Aïe! aïe la tête!

M. GUILLAUME, *le regardant avec étonnement.*

En effet, voilà un homme en piteux état. Il me semble pourtant que c'est le même d'hier, ou peu s'en faut.... Voyons de plus près. *(Du ton de voix dont on parle à un malade.)* Monsieur Patelin, je suis votre serviteur.

M. PATELIN, *à M. Guillaume.*

Ah! bonjour, monsieur Anodin.

M. GUILLAUME.

Monsieur Anodin?

MADAME PATELIN, *à M. Guillaume.*

Il vous prend pour l'apothicaire; allez-vous-en.

M. GUILLAUME, *à Mme Patelin.*

Je n'en ferai rien. — *(A M. Patelin.)* Monsieur, vous vous souvenez bien qu'hier....

M. PATELIN.

Oui, je vous ai fait garder....

M. GUILLAUME.

Bon, il s'en souvient.

M. PATELIN.

Un grand verre plein de mon urine.

M. GUILLAUME.

Je n'ai que faire d'urine.

M. PATELIN.

Ma femme, fais-la voir à M. Anodin, il verra si j'ai quelque embarras dans les uretères.

M. GUILLAUME.

Bon, bon, uretères.... Monsieur, je veux être payé.

M. PATELIN.

Si vous pouviez un peu éclaircir mes matières, elles sont dures comme du fer, et noires.... comme votre barbe.

M. GUILLAUME.

Pa, pa, pa ; voilà me payer en belle monnaie.

MADAME PATELIN.

Ne voyez-vous pas qu'il rêve ? sortez d'ici.

M. GUILLAUME.

Bagatelles !...

M. PATELIN.

Ne me donnez plus de ces vilaines pilules, elles ont failli à me faire rendre l'âme.

M. GUILLAUME.

Je voudrais qu'elles t'eussent fait rendre mon drap.

M. PATELIN.

Ma femme, chasse... chasse... ces papillons noirs qui volent autour de moi. (*En regardant en haut.*) Comme ils montent !

M. GUILLAUME, *regardant en haut.*

Je n'en vois point.

MADAME PATELIN.

Il rêve, vous dis-je; allez-vous-en.

M. GUILLAUME.

Tarare! je veux de l'argent.

M. PATELIN.

Les médecins m'ont tué avec leurs drogues.

M. GUILLAUME.

Il ne rêve pas à présent, il faut que je lui parle. Monsieur Patelin....

M. PATELIN.

Je plaide, messieurs, pour Homère.

M. GUILLAUME.

Pour Homère?

M. PATELIN.

Contre la nymphe Calypso.

M. GUILLAUME.

Calypso! que diable est ceci?

MADAME PATELIN.

C'est un livre qu'il lisait quand il tomba malade.

M. PATELIN.

Sa grotte ne retentissait plus du doux chant de sa oix.

M. GUILLAUME, *à part.*

Ouais! aurais-je pris quelque autre pour lui?

MADAME PATELIN.

Eh! monsieur, laissez en repos ce pauvre homme.

M. GUILLAUME, *à Mme Patelin.*

Attendez, il aura peut-être quelque intervalle. Il me egarde comme s'il voulait me parler.

M. PATELIN.

Ah! monsieur Guillaume....

M. GUILLAUME.

Oh! il me reconnaît. Eh bien?

M. PATELIN.

Je vous demande pardon....

M. GUILLAUME, *à Mme Patelin.*

Vous voyez qu'il s'en souvient.

M. PATELIN.

Si, depuis quinze jours que je suis dans ce village, je ne suis pas allé vous voir....

M. GUILLAUME.

Morbleu ! ce n'est pas là mon compte. (*A M. Patelin.*) Cependant, hier....

M. PATELIN.

Oui, hier, pour vous aller faire mes excuses, je vous envoyai un procureur de mes amis.

M. GUILLAUME, *à part.*

Ventrebleu ! celui-là aura eu mon drap. Un procureur ! Je ne le verrai de ma vie. (*Après avoir un peu rêvé.*) Mais c'est une invention, et nul autre que vous n'a eu mon drap; à telles enseignes....

M. PATELIN, *s'étant levé.*

La cour remarquera, s'il lui plaît, que la pyrrhique était une certaine danse. Taral, la la, la la; dansons tous, dansons tous. (*M. Patelin prend M. Guillaume par la main, et le fait danser en chantant.*)

Ma commère, quand je danse....

M. GUILLAUME, *après avoir dansé.*

Oh ! je n'en puis plus; mais je veux de l'argent.

M. PATELIN, *bas, à part.*

Oh ! je te ferai bien décamper. (*Haut.*) Ma femme, ma femme, j'entends des voleurs qui ouvrent notre porte; ne les entends-tu pas ? Écoutons. Paix, paix. Écoutons. Oui, les voilà; je les vois. Ah ! coquins, je vous chasserai bien d'ici. Ma hallebarde, ma hallebarde. (*Il va prendre chez lui une hallebarde, et court sur M. Guillaume en criant.*) Au voleur ! Au voleur !

M. GUILLAUME, *en se sauvant.*

Tudieu ! il ne fait pas bon ici....

SCÈNE V.

Madame PATELIN, M. PATELIN.

MADAME PATELIN.

Bon, le voilà parti, je me retire. Mais demeure encore là un moment, en cas qu'il revînt.

(*Elle rentre chez elle.*)

SCÈNE VI.

M. BARTHOLIN, M. PATELIN.

M. PATELIN, *voyant venir M. Bartholin, qu'il prend pour M. Guillaume.*

Le voici, au voleur!... non, c'est M. Bartholin, il l'a vu.

M. BARTHOLIN.

Qui crie au voleur? Quel bruit fait-on à ma porte? Quel désordre est ceci? Ah! ah! c'est vous, mon compère.

M. PATELIN.

Oui, c'est moi qui....

M. BARTHOLIN.

En cet équipage?

M. PATELIN.

C'est que j'ai cru....

M. BARTHOLIN.

Un avocat sous les armes?

M. PATELIN.

J'ai cru entendre des....

M. BARTHOLIN.

Militant causarum patroni[1] *!*

M. PATELIN.

C'est que, vous dis-je, j'ai cru entendre des voleurs qui crochetaient ma porte.

M. BARTHOLIN.

Crocheter une porte *coram judice*[2] *?*

M. PATELIN.

Je croyais, vous dis-je, qu'il y eût des voleurs.

M. BARTHOLIN.

Il en faut faire informer.

M. PATELIN.

Mais il n'y en avait point.

M. BARTHOLIN.

Faire ouïr des témoins....

M. PATELIN.

Et contre qui ?

M. BARTHOLIN.

Et les faire pendre.

M. PATELIN.

Et qui pendre ?

M. BARTHOLIN.

Point de quartier aux voleurs.

M. PATELIN.

Je vous dis, encore une fois, qu'il n'y en avait point, et que je me suis trompé.

M. BARTHOLIN.

Ah ! cela étant ainsi, *cedant arma togæ*[3]. Allez quitter cette hallebarde et prendre votre robe pour venir à l'audience que je donnerai dans une heure.

1. Les avocats font la guerre !
2. En présence du juge.
3. Quittez les armes et reprenez les armes.

M. PATELIN.

C'est aussi ce que je vais faire.

SCÈNE VII.

M. PATELIN, *seul.*

Je dois plaider pour certain berger dont Colette m'a rlé ; je pense que le voici, allons quitter cet équipage revenons promptement.

SCÈNE VIII.

COLETTE, AGNELET.

COLETTE.

Tu as besoin d'un avocat subtil et rusé, qui invent ıelque fourberie pour te tirer d'affaire ; et il n'y a, dans ut le village, que M. Patelin qui en soit capable.

AGNELET.

J'en fîmes l'expérience il y a quelque temps, feu mon ère et moi ; mais je ne sais comment faire, car j'oubliai ; le payer.

COLETTE.

Il ne s'en souviendra peut-être pas. Au reste, ne lui s pas que tu sers M. Guillaume, il ne voudrait peut-re pas plaider contre lui.

AGNELET.

Je ne lui parlerai que de mon maître, sans le nommer ; il croira que je sers toujours ce fermier avec qui je meurais quand je te fiançai.

COLETTE.

Songe au moins, quand tu seras hors d'affaire, à ce ıe nous avons concerté ensemble pour faire consentir

M. Guillaume au mariage de son fils avec ma maîtresse. Voilà ton avocat. Adieu.

SCÈNE IX.

AGNELET, M. PATELIN.

M. PATELIN.

Ah! ah! je connais ce drôle-ci. N'est-ce pas toi qui as fiancé ma servante Colette?

AGNELET.

Oui, monsieur, oui.

M. PATELIN.

Vous étiez deux frères que je garantis des galères; l'un de vous d'eux ne me paya point.

AGNELET.

C'était mon frère.

M. PATELIN.

Vous fûtes malades au sortir de prison, et l'un de vous deux mourut.

AGNELET.

Ce ne fut pas moi.

M. PATELIN.

Je le vois bien.

AGNELET.

Je fus pourtant plus malade que mon frère. Enfin, je viens vous prier de plaider pour moi contre mon maître.

M. PATELIN.

Ton maître, c'est ce fermier d'ici près?

AGNELET.

Il ne demeure pas loin d'ici, et je vous payerai bien.

M. PATELIN.

Je le prétends bien ainsi. Oh çà, raconte-moi ton affaire. sans me rien déguiser.

AGNELET.

Vous saurez donc que mon bon maître me paye petitement mes gages, et que, pour m'indommager, sans lui faire tort, je fais quelque petit négoce avec un boucher, homme de bien.

M. PATELIN.

Quel négoce fais-tu ?

AGNELET.

Sauf votre grâce, j'empêche les moutons de mourir de la clavelée.

M. PATELIN.

Il n'y a point là de mal : et que fais-tu pour cela ?

AGNELET.

Ne vous déplaise, je les tue quand ils ont envie de mourir.

M. PATELIN.

Le remède est sûr. Mais ne les tues-tu pas exprès pour faire croire à ton maître qu'ils sont morts de ce mal et qu'il les faut jeter à la voirie, afin de les vendre et garder l'argent pour toi ?

AGNELET.

C'est ce que dit mon doux maître, à cause que l'autre nuit.... quand j'eus enfermé le troupeau.... il vit que je pris.... un.... un.... dirai-je tout ?

M. PATELIN.

Oui, si tu veux que je plaide pour toi.

AGNELET.

L'autre nuit donc, il vit que je pris un gros mouton qui se portait bien : ma fy, sans y penser, ne sachant que faire.... je lui mis tout doucement.... mon coutiau auprès de la gorge ; (*vite*) tant y a que je ne sais comme cela se fit, mais il en mourut d'abord.

M. PATELIN.

J'entends. Quelqu'un te vit-il faire ?

AGNELET.

Mon maître était caché dans la bergerie : il me dit que j'en avais fait autant de six-vingts moutons qui lui manquaient.... Or, vous saurez que c'est un homme qui dit toujours la vérité. Il me battit (*il lui montre sa tête enveloppée d'un linge*), comme vous voyez, et je vais me faire trépaner. Or je vous prie, comme vous êtes avocat, de faire en sorte qu'il ait tort et que j'aie raison, afin qu'il ne m'en coûte rien.

M. PATELIN.

Je comprends ton affaire. Il y a deux voies à prendre; par la première, il ne t'en coûtera pas un sou.

AGNELET.

Prenons celle-là, je vous prie.

M. PATELIN.

Soit. Tout ton bien est en argent?

AGNELET.

Ma fy, oui.

M. PATELIN.

Il te le faut bien cacher.

AGNELET.

Aussi ferai-je.

M. PATELIN.

Ton maître sera contraint de payer tous les dépens.

AGNELET.

Tant mieux.

M. PATELIN.

Et sans qu'il t'en coûte denier ni maille....

AGNELET.

C'est ce que je demande.

M. PATELIN.

Il sera obligé, s'il veut, de te faire pendre.

AGNELET.

Prenons l'autre, s'il vous plaît.

M. PATELIN.

La voici. On va te faire venir devant le juge.

AGNELET.

Il est vrai.

M. PATELIN.

Souviens-toi bien de ceci.

AGNELET.

J'ai bonne souvenance.

M. PATELIN.

A toutes les interrogations qu'on te fera, soit le juge, soit l'avocat de ton maître, soit moi-même, ne réponds autre chose que ce que tu entends dire tous les jours à tes bêtes à laine. Tu sauras bien parler leur langage et faire le mouton ?

AGNELET.

Cela n'est pas bien difficile.

M. PATELIN.

Les coups que tu as à la tête me font aviser d'une adresse qui pourra te garantir; mais je prétends ensuite être bien payé.

AGNELET.

Aussi serez-vous, par cette âme.

M. PATELIN.

M. Bartholin va tout à l'heure donner audience, ne manque point de revenir ici ; tu m'y trouveras. Adieu.... N'oublie pas de porter de l'argent.

AGNELET.

Je ferai ce que vous m'avez dit.

SCÈNE X.

AGNELET, *seul.*

Que les gens de bien ont de peine à vivre !

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGNELET, M. PATELIN, M. BARTHOLIN.

M. BARTHOLIN, *s'étant assis sur un fauteuil.*

Or sus, les parties peuvent comparoir.

M. PATELIN, *bas à Agnelet.*

Quand on t'interrogera, ne réponds que de la manière que je t'ai dit.

M. BARTHOLIN, *à M. Patelin.*

Quel homme est-ce là ?

M. PATELIN.

Un berger qui a été battu par son maître, et qui, au sortir d'ici, va se faire trépaner.

M. BARTHOLIN.

Il faut attendre l'adverse partie, son procureur ou son avocat.

SCÈNE II.

AGNELET, M. PATELIN, M. BARTHOLIN, M. GUILLAUME.

M. BARTHOLIN.

Mais que nous veut M. Guillaume?

M. PATELIN, *en se cachant le visage.*

Monsieur Guillaume !

M. GUILLAUME.

Je viens plaider moi-même mon affaire.

M. PATELIN, *bas à Agnelet.*

Ah! traître, c'est contre M. Guillaume!

AGNELET.

Oui. C'est mon bon maître.

M. PATELIN, *bas à part soi.*

Tâchons de nous tirer d'ici.

M. GUILLAUME, *regardant M. Patelin qui se cache.*

Ouais! quel homme est-ce là?

M. PATELIN, *déguisant sa voix.*

Monsieur, je ne plaide que contre un avocat.

M. GUILLAUME.

Je n'ai pas besoin d'avocat.... (*A part.*) Il a quelque chose de son air.

M. PATELIN.

Je me retire donc. (*Il va pour sortir.*)

M. BARTHOLIN, *à M. Patelin.*

Demeurez et plaidez.

M. PATELIN, *à M. Bartholin.*

Mais, monsieur....

M. BARTHOLIN.

Demeurez, vous dis-je; je veux avoir au moins un avocat à mon audience: si vous sortez, je vous raye de la matricule.

M. PATELIN, *à part soi.*

Cachons-nous du mieux que nous pourrons.

M. BARTHOLIN.

Monsieur Guillaume, vous êtes le demandeur, parlez.

M. GUILLAUME.

Vous saurez, monsieur, que ce maraud-là....

M. BARTHOLIN.

Point d'injures.

M. GUILLAUME.

Eh bien! que ce voleur....

M. BARTHOLIN.

Appelez-le par son nom ou par celui de sa professi

M. GUILLAUME.

Tant y a, vous dis-je, monsieur, que ce scélérat berger m'a volé six-vingts moutons.

M. PATELIN, *se cachant et déguisant sa voix.*

Cela n'est point prouvé.

M. BARTHOLIN, *à M. Patelin, qui met son mouchoir de son visage.*

Qu'avez-vous, avocat?

M. PATELIN.

Un grand mal aux dents.

M. BARTHOLIN.

Tant pis. (*A M. Guillaume.*) Continuez.

M. GUILLAUME, *à part, regardant M. Patelin.*

Parbleu, cet avocat ressemble un peu à celui de six aunes de drap.

M. BARTHOLIN.

Quelle preuve avez-vous de ce vol?

M. GUILLAUME.

Quelle preuve? Je lui vendis hier.... Je lui ai baill garde six aunes.... six cents moutons, et je n'en tr à mon troupeau que quatre cent quatre-vingts.

M. PATELIN, *de même.*

Je nie ce fait.

M. GUILLAUME, *à part, un peu plus haut.*

Ma foi, si je ne venais de voir l'autre dans la rêve je croirais que je vois mon homme.

M. BARTHOLIN.

Laissez là cet homme, et prouvez le fait.

M. GUILLAUME, *regardant M. Patelin.*

Je le prouve par mon drap.... Je veux dire par ivre de compte.... (*Regardant M. Patelin.*) Que sont d

nues les six aunes.... les six-vingts moutons qui manquent à mon troupeau ?

M. PATELIN, *se découvrant un peu.*

Ils sont morts de la clavelée.

M. GUILLAUME.

Tête-bleu ! je crois que c'est lui-même.

M. BARTHOLIN.

On ne nie pas que ce ne soit lui-même : *Non est quæstio de persona*[1]. On vous dit que vos moutons sont morts de la clavelée : que répondez-vous à cela ?

M. GUILLAUME.

Je réponds, sauf votre respect, que cela est faux ; qu'il emporta sous.... qu'il les a tués pour les vendre ; qu'hier moi-même.... Oh ! c'est lui.... (*Regardant M. Patelin, qui ne se cache pas tant qu'il faisait, parce qu'il le voit se troubler.*) Oui, je lui vendis six.... six.... (*Regardant Agnelet.*) Je le trouvai sur le fait, tuant de nuit un mouton.

M. PATELIN, *voyant que M. Guillaume se trouble, se découvre tout à fait pour le troubler davantage.*

Pure invention, monsieur, pour s'excuser des coups qu'il a donnés à ce pauvre berger, qui, au sortir d'ici, comme je vous ai dit, va se faire trépaner.

M. GUILLAUME[2].

Parbleu ! monsieur le juge, il n'est rien de plus véritable, c'est lui-même : oui, il emporta hier de chez moi six aunes de drap ; et, ce matin, au lieu de me payer trente écus....

1. La difficulté n'est pas sur la personne.

2. Quand M. Guillaume jette les yeux sur Patelin, il parle de drap ; quand il les jette sur le berger, il parle de moutons.

M. BARTHOLIN.

Que diantre font ici six aunes de drap et trente écus? Il est, ce me semble, question de moutons volés.

M. GUILLAUME.

Il est vrai, monsieur, c'est une autre affaire; mais nous y viendrons après.... Je ne me trompe pourtant point!... Vous saurez donc que je m'étais caché dans la bergerie.... (*Il regarde Patelin.*) Oh! c'est lui très-assuré-ment.... Je m'étais donc caché dans la bergerie; je vis venir ce drôle.... il s'assit là.... il prit un gros mouton... (*Regardant Patelin, qui se montre exprès pour l'embarrasser.*) et.... et avec de belles paroles, il fit si bien, qu'il m'en emporta six aunes....

M. BARTHOLIN.

Six aunes de moutons?

M. GUILLAUME.

Non, de drap. Maugrebleu de l'homme!

M. BARTHOLIN.

Laissez là ce drap et cet homme, et revenez à vos moutons.

M. GUILLAUME.

J'y reviens. Ce drôle donc, ayant tiré de sa poche son couteau.... Je veux dire mon drap.... non, je dis bien, son couteau.... il.... il.... il.... il.... le mit comme ceci sous sa robe et l'emporta chez lui; et, ce matin, au lieu de me payer mes trente écus, il me nie drap et argent.

M. PATELIN.

Vous voyez, monsieur, qu'il ne sait ce qu'il dit.

M. GUILLAUME.

Je le sais fort bien, monsieur (*regardant Agnelet*), il m'a volé six-vingts moutons : et (*regardant Patelin*), ce matin, et ce matin, au lieu de me payer trente écus pour six aunes de drap couleur de marron, il m'a payé de papillons noirs, la nymphe Calipot, ta-ral-la, ma commère quand je danse.... Que diable sais-je!

M. PATELIN, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! il est fou ; il est fou.

M. BARTHOLIN.

En effet, monsieur Guillaume, toutes les cours du royaume ensemble ne comprendraient rien à votre affaire. Vous accusez ce berger de vous avoir volé six-vingts moutons ; et vous entrelardez là dedans trente écus, des papillons noirs et mille autres balivernes. Eh ! encore une fois, revenez à vos moutons, ou je vais relaxer ce berger. Mais j'aurai plutôt fait de l'interroger moi-même.... (*A Agnelet.*) Approche-toi. Comment t'appelles-tu ?

AGNELET.

Bé.... é.... é.... é.

M. GUILLAUME.

Il ment, il s'appelle Agnelet.

M. BARTHOLIN, *à M. Guillaume.*

Agnelet ou Béé, n'importe. (*A Agnelet.*) Dis-moi, est-il vrai que monsieur t'avait baillé en garde six-vingts moutons ?

AGNELET.

Bé.... é.... é.... é.

M. BARTHOLIN.

Ouais ! la crainte de la justice te trouble peut-être : écoute ; ne t'effraye point. M. Guillaume t'a-t-il trouvé de nuit tuant un mouton ?

AGNELET.

Bé.... é.... é.

M. BARTHOLIN.

Oh, oh ! que veut dire ceci ?

M. PATELIN, *à M. Bartholin*:

Les coups qu'il lui a donnés sur la tête lui ont troublé la cervelle.

M. BARTHOLIN.

Vous avez grand tort, monsieur Guillaume.

M. GUILLAUME.

Moi tort? L'un me vole mon drap, l'autre mes moutons; l'un me paye de chansons, l'autre de bé.... é.... é; et encore, morbleu! j'aurai tort!

M. BARTHOLIN.

Oui, tort; il ne faut jamais frapper, surtout à la tête.

M. GUILLAUME.

Oh! ventrebleu, il était nuit; et, quand je frappe, je frappe partout.

M. PATELIN.

Il avoue le fait, monsieur; *habemus confitentem reum*[1].

M. GUILLAUME, *à M. Patelin*.

Oh! va, va, avec ton *confitareum*, tu me payeras mes six aunes de drap, ou le diable t'emportera.

M. BARTHOLIN.

Encore du drap! on se moque ici de la justice. (*Il se lève.*) Hors de cour et de procès, sans dépens.

M. GUILLAUME, *à M. Bartholin*.

J'en appelle. (*A M. Patelin.*) Et pour vous, monsieur le fourbe, nous nous reverrons. (*Il s'en va.*)

SCÈNE III.

AGNELET, M. PATELIN, M. BARTHOLIN.

M. PATELIN, *à Angelet*.

Remercie monsieur le juge.

1. L'accusé confesse son crime.

AGNELET, *à M. Bartholin.*

Béé.... béé.... é.

M. BARTHOLIN.

En voilà assez ; va vite te faire trépaner, pauvre mal-eureux.

SCÈNE IV.

AGNELET, M. PATELIN.

M. PATELIN.

Oh çà ! par mon adresse je t'ai tiré d'une affaire où il avait de quoi te faire pendre ; c'est à toi maintenant à ıe bien payer, comme tu m'as promis.

AGNELET.

Bé... é.... é.

M. PATELIN.

Oui, tu as fort bien joué ton rôle ; mais à présent il me aut de l'argent, entends-tu?

AGNELET.

Bé..... é..... é.

M. PATELIN.

Eh ! laisse là ton béé, il n'est plus question de cela ; il 'y a ici que toi et moi. Veux-tu me tenir ce que tu m'as romis, et me bien payer ?

AGNELET.

Bé.....é.... é.

M. PATELIN.

Comment ! coquin, je serais la dupe d'un mouton êtu ! *(Il court après Agnelet qui se sauve.)* Tête-bleu, tu ne payeras, ou....

SCÈNE V.

M. PATELIN, COLETTE.

COLETTE, *retenant Patelin.*

Eh ! laissez-le aller, monsieur; il s'agit de bien autr chose.

M. PATELIN.

Comment donc ?

COLETTE.

Les coups qu'il fait semblant d'avoir à la tête nou ont fait aviser d'un moyen sûr pour obliger M. Guillaum à consentir au mariage de son fils avec votre fille ; n serez-vous pas bien payé ?

M. PATELIN.

Serait-il bien possible ?

COLETTE.

Agnelet a dit au juge qu'il s'allait faire trépaner ; i est mort dans l'opération, et c'est M. Guillaume qui l'a tué

M. PATELIN.

Ah ! je vois de quoi il est question.

COLETTE.

Secondez-nous bien seulement ; je vais demander justice à monsieur le juge. (*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

M. PATELIN, *seul.*

En effet, ce qu'il vient de voir lui fera croire aisémen qu'Agnelet est mort ; et par bonheur M. Guillaume s'e accusé lui-même. Il faut avouer que ce berger est un ru

quin ; il m'a toujours trompé, moi qui trompe quelque-is les autres ; mais je le lui pardonne, si, par son dresse, je puis marier richement ma fille.

SCÈNE VII.

M. PATELIN, M. BARTHOLIN, COLETTE.

COLETTE, *pleurant.*

Ah! ah! ah!

M. BARTHOLIN, *à Colette.*

Que me dites-vous là? le pauvre garçon! voilà une ort bien prompte!

M. PATELIN.

Tout le village en est déjà informé. Comme les mal-urs arrivent dans un moment!

COLETTE, *pleurant.*

Ah! ah! ah!

M. BARTHOLIN.

Je vous rendrai justice, ne pleurez pas tant.

COLETTE.

Il était mon fiancé. (*Pleurant.*) Hé! hé! hé!

M. BARTHOLIN.

Consolez-vous donc, il n'était pas encore votre mari.

COLETTE.

Je ne pleurerais pas tant s'il avait été mon mari. *leurant.*) Hi! hi! hi!

M. PATELIN.

La pauvre fille! méchante affaire pour M. Guillaume!

M. BARTHOLIN.

Il sera puni ; et déjà sur votre plainte, j'ai donné un cret de prise de corps ; on doit me l'amener ici. Je vais pendant, pour la forme, visiter le corps mort : il est

là, dites-vous, chez votre oncle le chirurgien? Je revien dans un moment.

SCÈNE VIII.

M. PATELIN, COLETTE.

M. PATELIN.

Il va découvrir la fourberie, s'il ne trouve pas le mort

COLETTE.

Ne craignez rien; mon oncle est d'intelligence ave nous, et Agnelet a ajusté dans le lit une certaine têt qui le fera fuir bien vite.

M. PATELIN.

Mais quelqu'un dans le village rencontrera peut-êtr Agnelet.

COLETTE.

Il s'est allé cacher dans le grenier à foin d'un de nos voisins, d'où il ne sortira que quand le mariage sera conclu.

SCÈNE IX.

M. PATELIN, M. BARTHOLIN, COLETTE.

M. BARTHOLIN, *à lui-même en revenant.*

Non, de ma vie je n'ai vu une tête d'homme comme celle-là; les coups, ou le trépan, l'ont entièrement défigurée : elle n'a pas seulement figure humaine; et je n'ai pu la voir un moment sans en détourner la vue.

COLETTE, *pleurant.*

Ah! ah! ah!

M. PATELIN.

Que je plains le pauvre M. Guillaume! c'était un bon homme, il y avait plaisir d'avoir affaire à lui.

M. BARTHOLIN, *à M. Patelin.*

Je le plains aussi; mais que faire? Voilà un homm mort, et sa fiancée qui me demande justice.

M. PATELIN.

Colette, que te servira de le faire pendre? Ne vaudrait-il pas mieux pour toi....

COLETTE, *à M. Patelin.*

Hélas! monsieur, pour moi je ne suis ni intéressé ni vindicative; et s'il y avait quelque expédient à prendre pour le sauver.... Vous savez combien j'aime ma maîtresse votre fille, qui est filleule de Monsieur.

M. BARTHOLIN, *à Colette.*

Ma filleule! Eh bien, quel intérêt a-t-elle à tout ceci?

COLETTE, *à M. Bartholin.*

Valère, monsieur, le fils unique de ce M. Guillaume en est amoureux; son père refuse d'y consentir. Vous êtes si habiles l'un et l'autre! voyez s'il n'y aurait pas.... là.... quelque tour à prendre, afin que tout le monde fût content.

M. BARTHOLIN, *à M. Patelin.*

Oui, il faut que cette fille se déporte de sa poursuite, à condition que M. Guillaume consentira à ce mariage.

COLETTE.

Que cela est bien imaginé!

M. PATELIN.

C'est prendre les voies de la douceur....

M. BARTHOLIN, *à Colette.*

Avant que de le mettre en prison, on doit me l'amener; faut que je lui en parle moi-même.... Mais y consentez-vous, monsieur Patelin?

M. PATELIN.

Eh.... Je n'avais pas encore fait dessein de marier ma fille.... Cependant.... pour sauver la vie à M. Guillaume.... Allons, allons, j'y donnerai les mains.

M. BARTHOLIN.

J'entends qu'on me l'amène. (*A Colette.*) Vous, alle vite faire enterrer secrètement le mort, afin qu'on n m'accuse point de prévarication [1].

(*Colette sort.*)

SCÈNE X.

M. PATELIN, M. BARTHOLIN.

M. PATELIN.

Et moi, pour la forme, je vais faire dresser un mot d contrat que vous lui ferez signer, s'il vous plaît.

SCÈNE XI.

M. BARTHOLIN, M. GUILLAUME,
conduit par plusieurs archers.

M. BARTHOLIN.

Ah ! vous voici. Eh bien ! vous savez, monsieur Guil laume, pourquoi on vous a arrêté ?

M. GUILLAUME.

Oui : ce coquin d'Agnelet dit qu'il est mort.

M. BARTHOLIN.

Il l'est véritablement ; je viens de le voir moi-même et vous avez avoué le fait.

M. GUILLAUME.

Peste soit de moi !

M. BARTHOLIN.

Oh çà, j'ai une chose à vous proposer. Il ne tien

1: Si la mort d'Agnelet devenait publique, on accuserait le juge de pr varication, pour n'avoir pas fait pendre M. Guillaume.

qu'à vous de sortir d'affaire, et de vous en retourner chez vous en liberté.

M. GUILLAUME.

Il ne tient qu'à moi ? Serviteur donc.

(*Il va pour sortir, les archers le retiennent.*)

M. BARTHOLIN.

Oh ! attendez : il faut savoir auparavant si vous aimez mieux marier votre fils que d'être pendu.

M. GUILLAUME.

Belle proposition ! je n'aime ni l'un ni l'autre.

M. BARTHOLIN.

Je m'explique. Vous avez tué Agnelet, n'est-il pas vrai ?

M. GUILLAUME.

Je l'ai battu ; s'il est mort, c'est sa faute.

M. BARTHOLIN.

C'est la vôtre. Écoutez : M. Patelin a une fille belle et sage.

M. GUILLAUME.

Oui, et pauvre comme lui.

M. BARTHOLIN.

Votre fils est amoureux.

M. GUILLAUME.

Et que m'importe ?

M. BARTHOLIN.

La fiancée du mort se départ de sa poursuite, si vous consentez au mariage.

M. GUILLAUME.

Je n'y consens point.

M. BARTHOLIN, *aux archers.*

Qu'on le mène en prison.

M. GUILLAUME.

En prison, maugrebleu !... Laissez-moi au moins aller dire chez moi qu'on ne m'attende point.

M. BARTHOLIN, *aux archers.*

Ne le laissez pas échapper.

SCÈNE XII.

M. PATELIN, M. BARTHOLIN, M. GUILLAU
ARCHERS.

M. PATELIN, *bas à M. Bartholin en lui remettant un pa*

Voilà le contrat.

SCÈNE XIII.

COLETTE, VALÈRE, HENRIETTE, MADAME
TELIN, M. BARTHOLIN, M. GUILLAUME, M.
TELIN, ARCHERS.

M. PATELIN, *à M. Guillaume.*

Monsieur, sur le malheur qui vous est arrivé, t
ma famille vient vous offrir ses services.

M. GUILLAUME.

Que de patelineurs!

M. BARTHOLIN, *à M. Guillaume.*

Allons, voici toutes les parties; expliquez-vous v
Voulez-vous sortir d'affaire?

M. GUILLAUME.

Oui.

M. BARTHOLIN.

Signez ce contrat.

M. GUILLAUME.

Je n'en veux rien faire.

M. BARTHOLIN, *aux archers.*

En prison, et les fers aux pieds.

M. GUILLAUME.

Les fers aux pieds! Tudieu, comme vous y allez!

M. BARTHOLIN.

Ce n'est encore rien; je vais tout à l'heure vous faire donner la question.

M. GUILLAUME.

Donner la question!

M. BARTHOLIN.

Oui, la question ordinaire et extraordinaire, et après cela je ne puis vous éviter de vous faire pendre.

M. GUILLAUME.

Pendre? miséricorde!

M. BARTHOLIN.

Signez donc : si vous différez un moment, vous êtes perdu, je ne pourrai plus vous sauver.

M. GUILLAUME.

Juste ciel! (*Il signe le contrat.*)

M. BARTHOLIN, *pendant que M. Guillaume signe.*

Je l'ai ouï dire à un fameux médecin, les coups à la tête sont dangereux comme le diable. (*Reprenant le contrat signé.*) Voilà qui est bien. (*Il le remet à M. Patelin.*) Je vais jeter au feu la procédure, et je vous félicite....

M. GUILLAUME.

Oui, j'ai fait aujourd'hui de belles affaires!

M. ET MADAME PATELIN.

L'honneur de votre alliance....

M. GUILLAUME, *à tous deux.*

Ne vous coûte guère....

VALÈRE, *à M. Guillaume.*

Mon père, je vous proteste....

M. GUILLAUME, *à son fils.*

Va-t'en au diable.

HENRIETTE, *à M. Guillaume.*

Monsieur, je suis fâchée....

M. GUILLAUME, *à Henriette.*

Et moi aussi.

COLETTE, *à M. Guillaume.*

Que me donnerez-vous à la place de mon fiancé ?

M. GUILLAUME, *à Colette.*

Les moutons qu'il m'a volés.

SCÈNE XIV.

Tous les acteurs de la scène précedente ;

DEUX PAYSANS, AGNELET.

(*Deux paysans poursuivent Agnelet, en le menaçant de leu fourche ; il fait peur à tout le monde.*)

UN PAYSAN, *à Agnelet.*

Marche.

AGNELET.

Miséricorde !

L'AUTRE PAYSAN.

Marche.

AGNELET.

Miséricorde !

M. GUILLAUME, *arrêtant Agnelet.*

Ah ! traître, tu n'es pas mort ? Il faut que je t'étrangle il ne m'en coûtera pas davantage.

AGNELET *se jette à genoux au milieu de tous.*

M. BARTHOLIN, *retenant et éloignant M. Guillaume.*

Attendez. (*Aux paysans.*) D'où sort ce fantôme ?

UN PAYSAN.

J'avons trouvé ce voleur dans nout grenier, par quoi je le menions en prison.

M. BARTHOLIN, *à Agnelet, après lui avoir manié la tête, qui est découverte et sans linge.*

Ouais ! tu n'as aucun coup à la tête?

AGNELET, *en pleurant.*

Ma fy, non.

M. BARTHOLIN.

Qu'est-ce donc qu'on m'a fait voir dans un lit chez le chirurgien ?

AGNELET, *pleurant plus fort.*

C'était une tête de viau.

M. GUILLAUME, *à M. Patelin.*

Allons, puisqu'il n'est pas mort, rendez-moi ce contrat, que je le déchire.

M. BARTHOLIN.

Cela est juste.

M. PATELIN, *à M. Guillaume.*

Oui, en me payant un dédit, qu'il contient, de dix mille écus.

M. GUILLAUME.

Dix mille écus ! Il faut bien, par force, que je laisse la chose comme elle est. Mais vous me payerez les trois cents écus de votre père ?

M. PATELIN.

Oui, en me portant son billet.

M. GUILLAUME.

Son billet !... Et mes six aunes de drap ?

M. PATELIN.

C'est le présent des noces.

M. GUILLAUME.

Des noces! Au moins je tâterai de l'oie.

M. PATELIN.

Nous l'avons mangée à dîner.

M. GUILLAUME.

A dîner! (*Montrant Agnelet.*) Oh! ce scélérat pay pour tous et sera pendu.

VALÈRE.

Mon père, il est temps de l'avouer, il n'a rien fait par mon ordre.

M. GUILLAUME.

Me voilà bien payé de mon drap et de mes moutons.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

Imprimerie de Ch. Lahure (ancienne maison Crapelet), rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.



Imprimerie de Ch. Lahure (ancienne maison Crapelet)
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.